

cela même, loin de nuire à l'efficacité de sa mission, devait en aider le succès.

Donc, si Marie, dans *l'ordre d'exécution*, doit être la créature privilégiée qui imprimera sa ressemblance à Jésus ; si le Verbe éternel, dans *l'ordre des intentions*, l'a moulée, en quelque sorte, sur le dessein de son humanité future ; comment ne pas entendre d'elle ce que l'Époux des Cantiques dit à l'Épouse et de l'Épouse : Vous êtes toute belle, ô ma bien-aimée, et il n'y a pas de tache en vous. D'autant plus que les raisons qui firent de Jésus le plus beau parmi les enfants des hommes : l'union très intime de sa nature humaine avec la source de toute beauté, l'influence du Saint-Esprit dans la première formation de son organisme, l'exemption enfin de tout péché, même originel, s'appliquent à Marie dans une mesure qui lui convient uniquement après son fils.

Il est une dernière considération qui va presque aussi directement à notre conclusion que les précédentes. Qu'est-ce que Marie dans son rapport à Jésus ? Le temple vivant, où devait habiter corporellement ce Verbe fait chair. Ce qui convient avant tout à la demeure de Dieu, c'est la sainteté (1). Mais le psalmiste inspiré se complaît aussi dans l'éclat extérieur de la maison de Dieu (2). Et Dieu lui-même, quand il s'agit des sanctuaires consacrés à sa gloire, approuve les pieuses prodigalités qui les décorent ; parfois même il les exige. Ainsi fit-il pour le temple que Salomon lui bâtit à Jérusalem ; ainsi avait-il fait pour l'Arche et pour le Tabernacle au désert, comme Moïse le raconte

(1) Psalm., xcii, 8.

(2) Psalm., xxv, 8.

au livre de l'Exode (1). Ce qu'il approuve ou commande aux autres, Dieu, le principal et le suprême architecte du Sanctuaire animé dans lequel son fils allait demeurer corporellement au milieu des hommes, aurait-il dédaigné de le faire lui-même, négligeant d'employer, pour orner ce divin palais, tout ce qu'ont de précieux et de beau la nature aussi bien que la grâce ?

Quand donc nous entendons Gabriel dire à la Vierge, au nom de Dieu : Je vous salue, *pleine de grâce*, ne restreignons pas la signification du mot. Puisque le mot *grâce*, encore que dans la bouche de l'Ange et dans le langage de l'Église il exprime surtout les dons intérieurs et surnaturels, peut signifier aussi le charme extérieur que donne la beauté véritable (2), prenons-le dans toute son ampleur.

Pour avoir quelque idée de la beauté céleste de la Mère de Dieu, ce n'est pas assez de l'avoir considérée dans ses causes extérieures. Il y avait en elle une cause plus prochaine et très efficace, l'incomparable beauté de son âme. C'est une loi, même dans notre vie terrestre, que le corps soit comme le miroir de l'âme, et que celle-ci, le façonnant plus ou moins parfaitement à son image, se manifeste par lui. Quelle transfiguration parfois sous le coup d'émotions généreuses et pures ; et par contre quels stigmates n'impriment pas certains vices à des malheureux naturellement bien conformés ! Combien de fois surtout la sainteté, portée jusqu'à l'héroïsme, a-t-elle répandu sur des visages amaigris par les jeûnes, ravagés par la maladie, je ne sais quelle splendeur de beauté qui ravissait les heureux témoins de ces merveilles.

(1) Exod., xxv, 10, 11 ; xxxv, 19.

(2) Judith., x, 8 ; Psalm., xlii, 3 ; Eccli., xl, 22, etc.

Et j'hésiterais à croire que l'âme si pure, si droite et si sainte de la divine mère ait marqué son corps virginal de l'empreinte de sa propre perfection? Elle l'aurait fait, quand même cette chair eût été purement et simplement, dans son origine, une chair de péché; une chair qui fût par suite sujette, comme la nôtre, aux disgrâces qu'entraîne le péché (1). A plus forte raison l'aurait-elle fait, s'unissant avec un corps où le péché n'avait aucun empire (2).

(1) La chair de Jésus-Christ ne fut en aucune manière une chair de péché, parce que la concupiscence fut absente de sa formation : absente du côté du principe, absente du côté du terme. Partout ailleurs, si saints que puissent être les parents, la concupiscence a sa place dans toute génération, transmettant la nature et le péché, transmise avec l'une et l'autre. Et voilà pourquoi notre chair est, en vertu de son origine, purement et simplement chair de péché. La chair de Marie participe à la fois de la chair du Christ et de la nôtre. De la nôtre, parce que la concupiscence est intervenue dans sa formation; de la chair du Christ, parce qu'un privilège sans exemple l'a faite par *préservation*, ce que la chair de son fils a été par *droit*. Et c'est ce qu'on entend signifier, quand on dit qu'elle n'est ni purement ni simplement une chair de péché.

(2) Voici sur le même sujet un texte de Denys le Chartreux (alias, Dionysius Richelius, Dionys. Rickell) qui mérite d'être cité tout entier. Le pieux auteur rappelle d'abord que, de l'avis de plusieurs, la bienheureuse Vierge était comme enveloppée d'une splendeur divine, et qu'une sorte de parfum surnaturel s'échappait de sa personne; au moins, depuis qu'elle avait conçu l'éternelle lumière, porté et nourri le principe de toute douceur; puis il poursuit en ces termes : « C'est chose croyable et même certaine que la plénitude de grâce en Marie rejaillissait de l'âme sur le corps, et se reflétait tout particulièrement sur le visage. Ne voyons-nous pas tous les jours les mauvaises passions imprimer sensiblement leurs tristes stigmates sur leurs victimes? Pourquoi donc la limpidité, la très sereine et très joyeuse conscience de la Vierge ne se serait-elle pas traduite au dehors par une beauté toute céleste? On lit de plusieurs saints que sur des visages déjà flétris par la vieillesse ils portaient je ne sais quoi d'angélique, indice et preuve de la grâce très excellente dont leur âme était ornée. Dans la Mère de sainteté, dans cette mère du Saint des Saints, ne devait-il pas y avoir quelque chose de plus sublime encore? quoi donc? Une très gracieuse et divine sérénité, se peignant dans toute sa personne, mais surtout dans ses traits. Aussi, tout en elle était si parfaitement chaste, qu'elle ne fut jamais l'occasion d'aucune émotion malsaine : la pureté de son cœur rayonnant sur son visage avait cette vertu d'éteindre en qui la regardait toute pensée, tout sentiment charnel. Or, cette grâce du corps de la Vierge, nul doute qu'elle n'ait reçu comme un nouvel accroissement après la glorification du Sauveur, en sorte qu'il y ait eu, dès cette vie, pour la mère une ébauche de la gloire consommée dans le Fils. Donc, nul doute aussi que la seule vue de Marie n'ait touché

III. — Je pourrais m'arrêter, si je n'avais pas à résoudre une objection, puis à signaler un caractère admirable de la beauté de Marie. L'objection est puisée au livre des Proverbes : « La bonne grâce, dit le Sage, est trompeuse, et vaine est la beauté; ce qui mérite louange dans la femme, c'est la crainte et l'amour de Dieu » (1). A Dieu ne plaise que je veuille entrer en désaccord avec la parole divine. Aussi bien, le Sage ne porte pas ici condamnation contre les dons extérieurs, surtout contre ceux qui sont l'effet et le reflet des perfections de l'âme. Le texte sacré ne prétend qu'une chose : nous apprendre à ne pas les égarer aux dons intérieurs, et plus encore à tenir pour dangereuse une beauté qui n'aurait pas la vertu pour compagne, pour maîtresse et pour gardienne.

Telle ne fut pas la beauté de la bienheureuse Vierge. Et c'est là que va nous apparaître le plus admirable de ses privilèges. Non, il n'en était pas de la beauté de Marie comme de ces agréments dont la vue, loin d'élever les âmes vers Dieu, principe et centre de toute beauté parfaite, les déprime en réveillant les plus bas instincts de la nature. Voir Marie c'était avoir le cœur en haut. Nous lisons de plusieurs saints, par exemple du jeune Stanislas Kostka, qu'il suffisait de tourner vers lui son regard pour sentir naître en soi de chastes et salutaires pensées (2). Telle et plus

le cœur à bien des Gentils et des Juifs et ne les ait convertis. » L. II, de *Laudibus B. V.*, a. 40.

(1) Prov., xxxi, 30.

(2) Dans les Méditations composées par l'angélique religieux qui fut S. Jean Berchmans, et qu'il intitula : Couronne des douze étoiles de la bienheureuse Vierge Marie, on lit à la huitième : « Troisièmement, la bienheureuse Vierge écartait par sa présence les pensées impures de chez les autres; demande-lui que ta fréquentation imprime autour de toi l'amour de la chasteté » Cepari, *Vita del B. Giov. Berchmans d.*

purifiante encore était la virgine beauté de la Mère de Dieu.

Saint Thomas, parlant de la première sanctification de Marie, enseigne que, « suivant la persuasion commune, elle n'a pas eu simplement pour effet de prévenir à jamais en elle tout mouvement tant soi peu désordonné; mais encore d'empêcher que sa beauté plus qu'humaine ne fût pour personne un attrait au péché » (1). Même affirmation chez saint Bonaventure (2). Ce dernier pouvait l'avoir reçue de la bouche de son illustre maître, Alexandre de Halès : car celui-ci affirme expressément que « la bienheureuse Vierge par son seul aspect éteignait, en qui portait les yeux sur elle, toute impression de convoitise » (3). Il faudrait, si l'on voulait recueillir tous les témoignages, citer toute la Scolastique. D'accord avec elle, le sage Idiot disait à la divine Vierge : « Votre vie toute entière fut d'un admirable exemple; et tel était l'éclat de vos vertus que, par votre seul aspect, vous retiriez les pécheurs de leurs pensées perverses » (4).

Avant la théologie scolastique Grecs et Latins avaient

*C. d. G.*, p. 346, (Roma, 1865). Or, cette prière fut exaucée. Il pouvait écrire, la dernière année de sa vie : « Circa castitatem nihil sensi, ... beneficio beatissimae Virginis. » Paroles qu'il traduisait à l'auteur même de sa vie, le P. Virg. Ceparì : « Ni de nuit ni de jour, ni pendant la veille, ni durant le sommeil, je n'ai jamais eu de pensées dans l'esprit, de représentations dans l'imagination, de troubles dans le corps, qui fussent contraires à la pureté. » *Ibid.* P. II, § 8, p. 88. De plus, nous savons par des témoignages absolument incontestables qu'à jeter les yeux sur lui on ne pouvait rien concevoir, rien éprouver que de saint et de chaste. Ce qui fit dire au Vénér. Cardinal Bellarmin, ému jusqu'aux larmes : « C'est fut le privilège de la Mère de Dieu; est-ce merveille qu'elle l'ait communiqué à un tel serviteur et à un tel fils ? » *Ibid.*, pp. 92-93.

On connaît aussi le témoignage rendu par les hommes de guerre à la pureté de la Vén. Jeanne d'Arc. Jamais, auprès d'elle, aucune pensée, aucune convoitise coupable ne s'éleva dans leur âme.

(1) S. Thom., in III, D. 3, q. 1, a. 2, sol. 1, ad 4.

(2) S. Bonav., in III, D. 3, p. 1, a. 2, q. 3.

(3) Alex. Halens., 3 p., q. q. m. 2, a. 5.

(4) Raym. Jordan., *Contemp. de B.V.M. P.* 9, *Contempl.* 10, n. 1.

tenu le même langage. Rappelons le Moine Jacques nous montrant la Vierge, quand elle va se présenter au temple : la terre qu'elle foule est purifiée par ses pas, et de son très chaste corps ils s'échappe un parfum de vertu dont l'air reste embaumé derrière elle. « Quoi d'étonnant, disait plus tard Richard de Saint-Victor, que celle qui fut remplie de la splendeur du Père ait brillé d'un si pur éclat; que celle qui porta dans son sein l'éternelle lumière en ait reçu cette perfection même en son corps ? Il ne faut pas en douter, non plus, le feu de l'amour divin qui brûlait en elle se reflétait sur tout son être extérieur, en sorte que, possédant la pureté des anges, elle avait un visage angélique » (1). Dès la fin du quatrième siècle, saint Ambroise avait signalé ce privilège si particulier de Marie : « Si grande était sa grâce, que non seulement elle lui conservait la fleur de sa virginité, mais qu'elle inspirait encore à qui l'approchait l'amour de la chasteté. Elle visita Jean-Baptiste; et ce n'est pas merveille qu'il soit resté pur de corps, lui que la mère du Seigneur avait embaumé, pendant trois mois, de l'huile de sa présence, et du parfum de sa propre intégrité » (2).

Si la beauté de Marie ravissait les cœurs, c'était pour les porter à Dieu. Saint Ambroise vient de nous le montrer par l'exemple du Précurseur. L'époux de cette bienheureuse Vierge, le juste Joseph, en est une preuve encore plus frappante. Personne au monde, si j'en excepte Jésus, ne vécut plus familièrement avec elle; et personne aussi n'imita plus parfaitement l'angélique pureté de la Mère de Dieu. C'est qu'elle

(1) Ricard. a S. Vict., in *Cant.*, c. 25. P. L. cxcvi, 483.

(2) S. Ambros., *L. de Instit. Virg.*, c. 7, n. 50. P. L. xvi, 319.

l'enveloppait si complètement d'une atmosphère de modestie, de pudeur, de retenue, de chasteté virginale, que la pensée même du mal n'aurait pu se glisser jusqu'à lui, n'eût-il pas déjà reçu dans une si prodigieuse mesure une pureté digne de Marie.

Et d'où venait à la beauté extérieure de cette Vierge une si insigne prérogative? De ce qu'elle était le plus pur reflet de la beauté immaculée de son âme; disons plus, de la beauté de Dieu lui-même; l'une et l'autre perçant à travers l'enveloppe corporelle de Marie, comme le soleil illumine la nuée légère qui le voile à nos regards.

En effet, que pouvait-il couler de semblables sources, si ce n'est une influence purifiante et sanctifiante? La chair de mon Sauveur, parce qu'elle est la chair d'un Dieu, est une chair non seulement vivante, mais vivifiante: instrument de vie pour les corps et pour les âmes. *Virtus de illo exhibat et sanabat omnes* (1). Est-il surprenant que la chair de Marie, si étroitement unie à celle de Jésus, ait eu quelque participation d'un si glorieux privilège? « Je crois en vérité, dit un pieux et un savant évêque de la vieille France, qu'il s'échappait des yeux de la Vierge un rayonnement de la divinité cachée en elle, et de ses lèvres, comme une vapeur divine » (2).

Une triste expérience ne le montre que trop, ce qui rend si périlleuse une beauté humaine, ce n'est pas tant la perfection des traits que je ne sais quelle

(1) Luc, vi, 19.

(2) Petr. Cellens., serm. 75 de B. Virg. P. L. cccii, 871. C'est ce que les Pères avaient écrit de Notre Seigneur. « In ejus humana facie fulgor et divina majestas et quiddam sidereum ita refulgebat, quod ex primo aspectu videntes ad se trahere poterat, » dit S. Jérôme sur S. Matthieu, l. 1, c. 9. P. L. xxvi, 56.

séduction, dont la cause est à chercher dans le désordre de notre nature. Plus cette nature est purifiée de ses attraits trompeurs, moins elle a de force pour abuser les âmes (1). Ni le paradis terrestre, ni le ciel après la résurrection finale ne connaissent ce genre de tentation, parce que la concupiscence en est exclue. Or, il ne faut pas l'oublier, la chair de la Vierge était, comme son âme, une chair immaculée. En elle, point de concupiscence, *extinctus fomes*; une chair virginale, une chair *angélisée* (2). Pouvait-elle allumer ou nourrir chez les autres une flamme totalement éteinte en elle?

Écoutons une dernière fois saint Ambroise esquissant le portrait de Marie, non pas tel que certaines traditions plus que douteuses l'ont essayé, mais tel qu'il ressort des principes posés jusqu'ici. Le grand docteur ne s'arrête pas aux linéaments purement extérieurs: ce serait ne remplir que très imparfaitement la mission qu'il s'est donnée. Sans doute, la délicatesse des traits, le fini des formes, l'heureuse proportion des membres, une harmonieuse coloration sont des éléments de la beauté physique. Mais celle de la Mère de Dieu demande autre chose de plus essentiel, et c'est ce que saint Ambroise a surtout en vue.

« Rien, dit-il, de sombre ni de dur dans le regard; rien d'immodéré dans les paroles ou dans le ton de la voix; rien de libre dans les actions, de heurté dans le

(1) Voilà pourquoi je n'ai pas lu sans déplaisir le passage de la *Douloureuse Passion de Notre Seigneur* (§ 23), où Catherine Emmerich nous montre d'ignobles créatures s'approchant du Sauveur attaché à la colonne de la Flagellation pour le regarder avec dégoût, pendant que les soldats ricanent avec elles. C'est comme un outrage inconscient à l'ineffable pureté de mon divin Maître.

(2) *Angelificata caro*, comme a dit Tertullien dans son énergique langage, de *Resurr. carn.*, c. 26. P. L. ii, 832.

geste, de mou et d'efféminé dans la démarche : tant l'extérieur de cette Vierge était l'image de son âme et la figure même de la vertu. C'est qu'une bonne maison doit se reconnaître dès le vestibule, et montrer par son entrée que l'intérieur n'en est ni ténébreux ni désordonné... Aussi nulle meilleure gardienne pour se faire respecter qu'elle-même; et dans le port quelque chose de si relevé qu'elle semblait moins, en marchant, s'appuyer sur la terre que monter à chaque pas un nouveau degré dans la perfection » (1).

Que devra donc faire l'artiste qui, dans sa piété filiale, tentera d'exprimer le chef-d'œuvre de grâce, de modestie virginale, de candeur innocente, de bonté, de beauté toute céleste qui fut Marie? Avant tout, qu'il porte en haut ses pensées, persuadé qu'il ne s'agit pas de peindre une femme vulgaire, si renommée qu'elle puisse être par sa beauté. C'est la Femme et la Vierge par excellence, la Mère de son Dieu qu'il doit reproduire ou dans le marbre ou sur la toile : femme, vierge, mère, belle par la symétrie de ses membres, plus belle encore par la parfaite harmonie de ses puissances intérieures; belle par la juste proportion des traits et des couleurs, plus belle par la réunion et le rayonnement de toutes les vertus; belle de tous les dons que peut accorder la nature, plus belle de toutes les perfections dont la plénitude de la grâce peut enrichir une créature de Dieu. Qu'il se souvienne aussi que la beauté de cette Reine fut assortie à chacune des périodes de sa vie mortelle, plus

(1) S. Ambros., *de Virgin.*, L. II, c. 2, n. 7 et 9. P. L. xvi, 209. Le saint dans ce chapitre décrit magnifiquement non seulement la personne extérieure, mais la personne intérieure de Marie, pour la proposer comme un exemplaire parfait aux vierges chrétiennes. Cf. S. Joan. Damasc. Hom. 1, in *Nativ. B. V. M.*, n. 9. P. G. xcvi, 676.

gracieuse en son enfance, plus de majesté grave et noble en sa vieillesse; mais toujours la même pureté, la même innocence, la même bonté.

Si telle fut la perfection de Marie pendant son exil, qui nous dira ce qu'elle est aujourd'hui dans la terre des vivants? Si la nature et la grâce travaillant de concert ont produit un si parfait ouvrage, quel est donc celui de la gloire; et si l'ébauche a tant de charmes, comment estimer à son prix l'œuvre arrivée à son dernier complément? Il me semble entendre les Anges de Dieu lui envoyer du haut du ciel ce message du Cantique : « Venez, venez, ô Sulamite, afin que nous aussi nous jouissions de votre vue. Montrez-nous votre visage;... car il est d'une grâce incomparable » (1); et Jésus-Christ lui-même, en admiration devant le chef-d'œuvre de son amour, lui répéter avec l'Époux du même Cantique : « Que vous êtes belle et ravissante, ô ma bien-aimée, parmi les délices (2)! »

Je n'essaierai pas de décrire cette perfection finale : elle dépasse de trop loin ce que nos yeux peuvent contempler, et notre imagination, rêver. Aussi, bien que le sentiment qui l'a inspirée me plaise, je ne saurais souscrire entièrement à cette pensée d'un vieil auteur. « Voire quelques-uns d'entre eux passent jusque-là que de dire que, lorsque son corps fut réuni à l'âme pour être logé dans le ciel, il fut trouvé si beau et si bien proportionné qu'il n'eut nullement besoin d'être corrigé ou réformé à la façon ordinaire des autres; ains qu'il fut jugé capable de recevoir ainsi comme il était

(1) Cant., vi, 13; II, 14.

(2) Cant., vi, 6.

les douaires de gloire, et d'être revêtu de la robe d'immortalité » (1).

IV. — Nous n'avons pas à nous étendre longuement sur les beautés de l'âme en Marie. Et la cause en est évidente. En effet, c'est une question qui, pour la plus grande part, est déjà résolue.

La première et suprême beauté de cette âme virgine est la beauté surnaturelle qu'elle tient de la grâce, c'est-à-dire de sa ressemblance avec la nature divine, archétype et source de toute perfection. Or, nous savons déjà quelles furent en Marie la grandeur et l'intensité de cette grâce; et bientôt l'occasion se présentera de méditer à nouveau sur le même sujet. Donc, il ne pourrait s'agir ici que de l'âme de Marie considérée dans ses perfections purement naturelles. Mais n'est-il pas vrai que les principes d'où ressort la perfection corporelle de la très sainte Vierge démontrent avec une certitude encore plus complète les perfections de nature dont fut ornée sa très sainte âme?

S'il lui fallait au plus haut degré la ressemblance extérieure avec l'homme parfait qui fut son fils, ne devait-elle pas au même titre, et plus justement encore, être faite à son image quant à l'âme? Il y aurait inconséquence à le nier. Si Jésus-Christ a voulu que Marie fût le vivant portrait de sa propre nature humaine, il a dû mouler l'âme de sa mère sur son âme, avant d'imprimer en elle les traits visibles de son enveloppe corporelle.

Et c'est ce que vient confirmer la considération d'origine. Les imperfections qui déparent le corps humain

(1) P. Poiré, *la triple Couronne*. I Traité, c. 9, § 2, n. 1.

viennent, avons-nous dit, d'une première cause, le péché. Mais n'est-ce pas au péché que nous devons aussi remonter pour avoir la raison dernière des côtés défectueux, que nous voyons dans les âmes humaines? « Au commencement il n'en était pas ainsi » (1). Tout entier, « l'homme fut créé droit par son Auteur » (2). Si donc Marie n'eut jamais aucune part au péché, ni dans son origine ni dans toute la suite de sa vie, rien ne l'empêche de porter en elle la perfection de l'âme qui fut le privilège de l'homme avant sa déchéance. Par conséquent, elle ne souffrit dans aucune de ses facultés les déformations que le péché d'origine a causées dans les nôtres; déformations que nous avons déjà signalées, et qui sont les blessures encore saignantes de la triste humanité.

Ajoutons une dernière considération non moins décisive. Toutes les âmes humaines sont égales quant à l'essence. Il n'y a ni ne peut y avoir entre elles aucune diversité spécifique. D'où vient qu'elles se manifestent si différentes au point de vue de la perfection naturelle? De la considération des corps organiques auxquels elles sont substantiellement unies. C'est uniquement par là que le Docteur Angélique rend compte des disproportions qui se trouvent, avant toute culture, entre les intelligences (3). La plus simple expérience suffit pour constater l'influence du corps, même sur les facultés supérieures de l'homme. Est-il rare de voir des esprits d'une grande portée intellectuelle réduits à l'impuissance par les troubles survenus dans l'organisme; des volontés fortes et mâles qui

(1) Matth., xix, 8.

(2) Eccl., vii, 30.

(3) S. Thom., I p., q. 85, a. 7.

semblent anéanties sous les ruines du corps? C'est que l'homme n'est pas un pur esprit, comme les Anges. Composé qu'il est de deux éléments, l'un spirituel, l'autre corporel, il doit, pour arriver aux choses intelligibles, partir des choses sensibles; en d'autres termes, pour que les facultés supérieures entrent en acte, il faut qu'elles trouvent un appui dans les facultés organiques d'imaginer et de sentir. Cette dépendance est la loi même de notre nature (1). Par conséquent, toutes choses égales d'ailleurs, plus parfait, mieux harmonisé sera l'organisme, plus il deviendra pour l'âme raisonnable un coopérateur efficace, et mieux celle-ci pourra développer son activité propre.

Cette doctrine incontestable suffit par elle seule à rendre compte de l'inégalité qui nous apparaît entre les âmes; puisque c'est dans l'exercice de leur activité qu'elle se manifeste. Mais la même doctrine suffit également pour nous faire entendre combien grande fut la perfection naturelle de l'âme en Marie: car, nous l'avons amplement prouvé, rien ne manquait à la perfection de son organisme, formé, comme il l'était, sur l'organisme même de son divin fils.

V. — Je disais, au commencement de ce chapitre, que des écrivains avaient tenté l'œuvre impossible de reproduire le portrait authentique de Marie. Qu'on me permette, en finissant, de citer un autre portrait plus fidèle, où sont décrites les beautés spirituelles de cette divine mère. Il est de saint Jean Damascène. « Réjouissez-vous, bienheureuse Anne, d'avoir enfanté une

(1) J'ai développé plus amplement ces idées dans l'ouvrage portant pour titre: *La dévotion au Sacré Cœur de Jésus*. L. II, c. 3.

filie. Car elle sera, cette fille, la Mère de Dieu, la porte de la lumière, la source de la vie; par elle sera anéanti le crime des femmes. Tous les riches de la terre se prosterneront suppliants devant elle (1), et tous les rois des nations lui feront hommage de leurs présents (2). Cette femme, vous l'offrirez à Dieu, le Roi de toute créature; vous l'offrirez, dis-je, parée des plus belles vertus comme d'autant de franges d'or, et couronnée de la grâce du Saint-Esprit. Sa gloire sera tout intérieure (3). La gloire de toute autre femme lui vient du dehors, c'est-à-dire, de l'homme son époux; mais la gloire de la Mère de Dieu lui vient du dedans, du fruit de ses entrailles.

« O femme très aimable et trois fois heureuse! Vous êtes bénie entre toutes les femmes, et le fruit de vos entrailles est béni. O femme, fille du roi David, et Mère de Dieu, le Roi universel! Statue divine et vivante, Dieu votre créateur s'est complu dans votre beauté, parce que c'est lui qui gouverne votre cœur, et que vous n'êtes attachée qu'à lui seul. Tous les mouvements de votre âme se portent uniquement vers les seuls biens dignes d'être aimés; et vous n'avez de colère que pour le mal et pour le premier père du péché. Vous aurez une vie supérieure à la nature; mais vous ne l'aurez pas pour vous-même; car ce n'est pas pour vous que vous êtes née. Vous l'aurez pour Dieu, puisque c'est pour Dieu que vous êtes entrée dans le monde; afin de coopérer au salut du monde, et que par vous soit rempli l'antique dessein de Dieu, celui de l'Incarnation du Verbe et de notre déification. Nour-

(1) Psalm., XLIV, 13.

(2) Psalm., LVII, 30.

(3) Psalm., XLIX, 14.

rie de la divine parole, vous grandirez comme un olivier fécond dans la maison de Dieu, comme l'arbre planté sur le courant des eaux du Saint-Esprit (1), comme l'arbre de vie qui donne au temps marqué des fruits de vie, je veux dire le Verbe incarné, la vie de toute chose. Vos pensées n'auront d'autre objet que ce qui profite à l'âme, et toute idée non seulement pernicieuse, mais inutile, vous la rejetterez, avant même d'en avoir senti le goût.

« Vos yeux seront toujours tournés vers le Seigneur, contemplant l'éternelle et inaccessible lumière. Vos oreilles s'ouvriront pour écouter la parole divine, et ce luth du Saint-Esprit, dont l'harmonie délicieuse a fait pénétrer en vous, pour y prendre chair, le Verbe éternel de Dieu. Par l'odorat, vous jouirez des parfums de l'Époux; parfums sacrés dont l'effusion spontanée pénètre, en l'embaumant, l'humanité qu'il tient de vous (2). Vos lèvres collées sur les lèvres de Dieu ne sauront que chanter sa louange.

« Que dirai-je encore de cette Vierge? De sa langue elle discernera la parole du Seigneur, et la goûtera délicieusement. Cœur pur et sans tache, elle verra le Dieu souverainement pur, et brûlera de son unique amour. Dans ses entrailles elle renfermera celui qu'aucun lieu ne peut contenir; elle allaitera de son sein Dieu lui-même, devenu petit enfant... Ses mains porteront l'Éternel, et ses genoux seront un trône plus sublime que les Chérubins; mains bénies, genoux sacrés par lesquels les mains débiles et les genoux défaillants retrouveront une force nouvelle. Pour ses

(1) Psalm., 1, 3.

(2) Cant., 1, 2.

pieds, la loi de Dieu sera comme une lampe; éclairés par elle, ils ne ralentiront pas leur course ni ne s'écarteront de la voie, jusqu'à ce qu'ils aient porté l'aimante jusqu'à son bien-aimé. Par toute elle-même elle sera la couche nuptiale de l'Esprit; tout entière, la cité du Dieu vivant, que réjouit l'impétuosité du fleuve, je veux dire les flots de la grâce versés par l'Esprit-Saint. Toute belle, toute voisine de Dieu; au-dessus des Chérubins, plus haute que les Séraphins, très proche de Dieu lui-même...

« O Marie, très douce fille d'Anne, voici que mon amour me ramène à vous. Comment décrire votre démarche pleine d'une sainte gravité; la beauté de votre visage, et cette prudence des vieillards dans un corps si tendre? Tout est modestie dans votre vêtement; ni luxe, ni mollesse. Un pas modéré sans rien de précipité, rien d'efféminé ni d'indolent. Je ne sais quoi d'austère et de sérieux, tempéré pourtant par une douce gaité... L'âme humble au milieu des plus sublimes contemplations. Une conversation aimable, parce qu'elle coulait d'un cœur tout pétri de suave bonté. Qu'étiez-vous autre chose qu'une demeure digne de Dieu? C'est à bon droit que toutes les générations vous proclament bienheureuse, vous l'ornement et la fleur privilégiée du genre humain » (1).

(1) S. Joan. Damasc, Hom. 1, in *Nativ. B. V. M.*, n. 9 et 11. P. G. xcix, 673, sqq.